

JEAN-PHILIPPE RETHACKER
JACQUES THIBERT

**LA FABULEUSE
HISTOIRE
DU FOOTBALL**

Éditions de La Martinière

ISBN 978-2-7324-5256-2

- © 1976, Éditions O.D.I.L., Paris, France.
- © 1993, Éditions de la Martinière, Paris, France.
- © 2001, Éditions Minerva, Genève, Suisse.
- © 2004, Éditions Minerva, Genève, Suisse.
- © 2012, Éditions de la Martinière, Paris, France.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Connectez-vous sur :
www.editionsdelamartiniere.fr

Dépôt légal : avril 2012

PRÉFACE

À notre descente du ciel, nous avons tous compris qu'il s'agissait d'un autre monde. Rien qui ressemblât à ce que nous connaissions. Nous n'étions pas encore aux Antipodes, mais nous avons déjà la tête à l'envers : nos yeux n'entendaient rien à ce qu'ils enregistraient, et nos oreilles ne voyaient pas très bien tout ce qu'on leur disait. Il y avait trop d'images nouvelles dans cette multitude de gens si petits, dans cette végétation d'arbres si immenses ! Et trop de choses incroyables derrière toutes ces histoires mystérieuses à propos de tel masque, de telle divinité. Dans la confusion de nos sens et de nos sentiments, chaque nouveau regard et chaque nouvelle parole nous éloignaient toujours plus loin de chez nous.

Quand, au détour de quelque géant tout vert et sur le chemin de je ne sais quel Dieu, apparut un petit coin de terre que l'on avait cru déjà voir, avec courant dessus quelques gosses qui ressemblaient aux nôtres, vers quelque chose de rond qui nous fit retrouver la boule : « Ici, le dieu football ! » dit une voix qui n'était de personne, mais qui venait de tous. Je revis alors, plus forte que toutes celles dont nous sortions de l'envoûtement, l'image de la petite place de mon quartier natal !

Ce petit bout de terrain, qui venait de rattacher Java à notre monde, je l'ai revu partout. Sous cette forme très vague, ou sous celle d'un terrain aménagé, il n'est un seul endroit où il n'apparaisse comme le maillon de cette chaîne immense qui relie tous les pays du monde, et qui les unit dans une même passion et une même pensée, quelque différent et même

opposé que soit tout le reste. Cet accord universel, il n'existe à ce point sur terre que par le football !

Cela me dispense de chercher à le classer. Étant sportif avant d'être footballeur, j'ai lu beaucoup de choses sur les autres sports. J'ai ainsi appris que celui-ci était le plus noble, celui-là le plus intelligent... Mais j'ai su aussi que pour bien s'en rendre compte, il fallait bien les connaître, ou avoir une certaine philosophie, voire pratiquer dans l'ésotérisme...

Le football, lui, ne fait pas de réserves. C'est parce qu'il est tout de suite et partout à la disposition de tous, que tout le monde l'a adopté. Je n'ai pas le talent pour démontrer qu'il est le plus beau ou le plus grand, mais, Dieu merci ! il n'en a pas besoin. Il a prouvé par lui-même et par l'attraction qu'il exerce qu'il était de très loin le plus aimé, car il est celui qui donne à ceux qui le pratiquent ou qui le regardent, quels qu'ils soient et où que ce soit, la notion la plus vraie et la plus pure du plaisir et de la joie.

De cette joie, nous en avons eu de merveilleuses expressions à la dernière Coupe du monde, en Allemagne, avec des joueurs triomphants et des milliers de gens goûtant avec délices le moment de gloire. C'était exceptionnel, parce qu'à l'occasion d'un grand événement ? Mais en football, le grand événement est toujours celui que l'on fait, ou celui que l'on voit. Et ce bonheur qui était à Munich, depuis que mes yeux se sont ouverts sur la vie, donc sur un terrain, j'en ai vu partout d'aussi grand et d'aussi vrai, il y en avait autant chez le gosse de Java réussissant son coup que chez Muller terrassant la Hollande, comme il y en a autant chez tous ceux qui partout et sans cesse réalisent le dribble ou la reprise du siècle !

Par mes premiers souvenirs, je sais que ce bonheur de football, je l'ai toujours connu. Mon frère aîné jouait avant centre, était capitaine de surcroît et, à ce titre, il portait le ballon de l'équipe. Comme il était beau, avec sa petite valise soutenant l'admirable balle ronde, quand il partait au « stade » et comme j'étais heureux de le voir partir vers le triomphe. Il m'importait assez peu qu'il fut avant centre de la dernière équipe d'un club de la dernière série du championnat de Reims. On a les champions que l'on peut, et mon frangin était le champion de mes 5 ans.

Je devins champion moi-même une dizaine d'années plus tard, après avoir moissonné déjà tant et tant de plaisir dans ces matches de gosses, dont je ne dirai rien d'autre qu'il vous suffit de vous souvenir des vôtres pour les imaginer, tellement ils sont les mêmes. J'opérais alors dans une

vraie équipe, qui gagna le championnat de la Marne des juniors. Le soir de la victoire, je répondis à quelqu'un qui annonçait la guerre prochaine : « Et après, puisque nous sommes champions !... » J'avais 16 ans et même pas l'excuse d'ignorer ce qu'était la guerre ; mais le même jour avoir joué au football, avoir gagné le match et conquis le titre m'avait mis dans une telle félicité que je ne pouvais concevoir qu'on ne la partageât point.

Je n'ai pas eu de plus beau titre. Je veux dire qu'aucun ne m'a davantage comblé. Et redire tous mes matches et tout ce qu'ils m'ont apporté, ce serait toujours exprimer le même bonheur ; mon témoignage perdant de sa valeur à mesure que mes joies de footballeur s'assortiraient des satisfactions du professionnel.

J'en appellerai donc à d'autres. J'ai puisé déjà chez les jeunes, donc les purs. Je prendrais maintenant chez d'autres purs, ou restés tels. Quand on voit un match d'anciens, ou mieux encore qu'on y participe, on est d'abord frappé par l'envie de gagner qui anime ces vieux gosses, à cause de quoi ils se montrent d'une confondante mauvaise foi et se comportent comme à coup sûr ils ne permettraient pas à leurs enfants de le faire. Une autre chose, c'est la joie émouvante à force d'être saine de réussir le moindre petit geste technique, traduisant ainsi ce surprenant amour du jeu que la première observation laissait déjà pressentir. Un de mes meilleurs amis, grand sportif et bon partout, et même en football, s'était fait le meilleur avocat de mes conceptions, bien qu'assez peu convaincant dans la pratique. Alors qu'un jour, je lui reprochais d'avoir balancé un ballon que je sollicitais dans les pieds, il me rétorqua avec violence et, j'aurais pu le croire d'un autre, une certaine haine : « Toi et ton petit jeu !... » Jamais comme à ce point j'ai senti qu'on pouvait aimer autant le football, qu'on pût devenir si injuste parce qu'on est malheureux de ne pouvoir y jouer aussi bien qu'on aimerait le faire.

Cet ami, l'ai-je dit ? a réussi un jour l'ascension de la face nord de l'Eiger. Il fallait donc qu'il aime aussi beaucoup la montagne et sûrement que ce jour-là, il a trouvé au sommet de la paroi le comble du bonheur. Et cette fois, le ballon n'y était pour rien.

Seulement, l'Eiger, tout le monde ne peut pas l'escalader. Alors que tout le monde peut jouer au football !

C'est, au fond, de cela qu'il s'agit. On ne saurait attacher au football le privilège de plaire et de satisfaire. D'autres activités, sportives ou de

loisirs, peuvent apporter ces bienfaits que l'on ne trouve que dans l'effort. Pourquoi, alors, puisque de toute évidence il s'agit d'un choix, le football a-t-il été préféré par les sportifs du monde entier ?

Il le doit, c'est vrai, à ce qu'un terrain sur lequel on puisse improviser un match est beaucoup plus facile à trouver que l'Eiger. Ou, sans monter si haut, qu'un plan d'eau ou qu'un champ de ski. Il le doit aussi sans doute, à ce qu'il est très facile à comprendre, dès lors qu'on a admis qu'il se jouait avec les pieds, ce qui dans la pratique se révèle être tout le contraire de jouer comme un pied. Il le doit également à ce que cette facilité dans l'exécution et cette simplicité dans la connaissance lui ait permis d'être aisément vulgarisé dans toutes les couches de la société, y compris les élites mondiales, ceci étant précisé moins pour s'en prévaloir que pour faire ressortir la nuance entre la vulgarisation et la vulgarité !

Mais, et pour aller un peu plus rapidement au but, il suffit maintenant de dire que si l'homme a choisi le football, c'est parce que c'est dans sa pratique qu'il trouve les meilleures possibilités de s'exprimer totalement. Parce que tout simplement, aucune autre activité ne réclame en aussi peu de temps autant d'efforts physiques, de qualités d'adresse, d'intelligence et de vertus morales, et ne donne en contrepartie et proportionnellement autant de sensations, de plaisir et de plénitude.

La défaite elle-même, qui intervient une fois sur deux, étant elle aussi génératrice de satisfaction, pour qui sait l'accepter.

Pourtant, lorsque l'événement qui enfanta de deux ballons et que vous lirez dans cette histoire arriva, on pouvait craindre que l'interdiction de se servir des mains allait rendre le ballon rond artificiel et faux. « Sport de manchots », disent avec mépris ceux qui ont le malheur de ne pas y jouer. C'est pourtant cette interdiction, ou plutôt son corollaire, c'est-à-dire l'obligation de trouver des solutions de remplacement, qui donna à ce sport son prodigieux intérêt. Il fallut inventer des moyens nouveaux pour contrôler, conduire et frapper le ballon, et cette recherche imposa au corps une merveilleuse discipline, chacune de ses parties étant susceptible d'intervenir à tout moment pour assurer cette maîtrise du ballon qui conditionne celle du jeu. Une maîtrise qui n'est jamais absolue, la plus grande virtuosité du meilleur technicien ne pouvant trouver ailleurs ce pouvoir de préhension qui n'appartient qu'aux mains, une maîtrise par conséquent précaire, donc précieuse, que l'on assure et que l'on défend dans des évo-

lutions que la technique nécessairement spéciale du geste, dont on pouvait croire qu'elle serait contrariante, enrichit au contraire de toutes les inventions qu'elle permet, ou qu'elle impose. On ne peut décrire l'extrême jouissance qui est celle du joueur qui sort ballon collé au pied du piège tendu par trois adversaires, ou qui capte d'une poitrine généreuse la sphère dont d'un seul contact aussi délicat qu'impérieux il change la direction et le destin, ou qui frappe dans l'espace, d'un coup de tête qui est le résultat d'un merveilleux calcul de précision, un ballon qui devient bolide et qui abat la défense adverse. On ne peut la décrire, car on ne peut la connaître qu'en réalisant tous ces gestes issus d'une seconde nature.

Pour les réaliser, et c'est la seconde source du plaisir de jouer, il faut user de toutes les qualités physiques naturelles de l'homme. Ce n'est pas un sport de vitesse, ou de résistance, ou de courage, il est tout cela en même temps. Et ce démarrage qu'il faut donner pour lancer le sprint qu'il faut faire, cette détente qu'il faut effectuer, cette activité qu'il faut fournir, tout cela, par suite justement de la technique créative du jeu et à cause de l'opposition, doit être exécuté à la limite de l'équilibre, ce qui en accroît la difficulté, mais augmente considérablement le plaisir de le réussir. Sur le plan physique, qui constitue l'essence même du sport, il n'est pas possible de trouver une activité plus complète, plus variée et plus attrayante. L'entraînement du footballeur le démontre, qui est celui de l'athlète complet.

Mais ce geste parfait qui captive le ballon, cet effort superbe qui déborde l'adversaire ne prennent leur véritable signification que s'ils font partie du jeu. Alors au plaisir de les faire, s'ajoute celui de les rendre utiles ; en les réalisant avec opportunité en fonction de la situation et selon le choix le mieux adapté, c'est-à-dire et cela veut tout dire, avec intelligence.

Car le football, sport de l'homme, réclame de ce dernier toutes ses qualités. L'intelligence étant la qualité de l'homme, celle qui en fait l'être supérieur en dépit de toutes ses faiblesses par rapport aux autres espèces, c'est donc tout naturellement l'intelligence qui doit régner sur le terrain de football. Que la preuve en soit apportée assez souvent a contrario, par des joueurs par ailleurs très doués, dont le comportement imbécile fait ressortir clairement la vérité des qualités physiques bêtement divisées, ne fait que renforcer cette affirmation en mettant simplement en cause l'intelligence du footballeur, et non celle dont se réclame le football !

Cette intelligence du jeu, qui en justifie et magnifie tous les autres aspects, ne saurait être confondue avec ce qu'il est convenu d'appeler la tactique, au nom de laquelle tant d'erreurs furent commises et tant d'absurdités furent dites. Ayant en charge des équipes depuis vingt-cinq ans, je sais l'importance d'une préparation sérieuse, d'une organisation de base, établie sur des principes généraux qui forment les assises du jeu. Mais je sais aussi, avec une certitude absolue, que le premier de ces grands principes est de donner au joueur, à partir du respect de certaines règles qui assurent la solidité et la cohésion de toute société, donc de toutes équipes bien construites, la possibilité de pouvoir totalement s'exprimer et de choisir lui-même la solution de chaque nouveau problème que les péripéties fluctuantes et imprévues du jeu propose à tout moment.

Et c'est sans doute à ce pouvoir de décision, à cette faculté de pouvoir et surtout de devoir prendre des initiatives que l'on doit au football ce sentiment de puissance et de plénitude qui comble non pas l'orgueil, mais la dignité du joueur, dont le rôle ne se limite pas aux moments où il possède le ballon, mais à toute la durée du match. Car, dans chaque action, le maître du ballon qui va devoir choisir l'usage qu'il en fera, ne pourra le faire qu'en tenant compte de ce que font les autres, partenaires ou adversaires. Ainsi, dans un match de football, où chaque mètre du terrain et chaque seconde de sa durée peuvent être déterminants, mais dont il est impossible de prévoir quel sera ce mètre ou quelle sera cette seconde, les qualités intellectuelles des 22 joueurs sont requises totalement pendant 90 minutes, qu'elles s'expriment dans l'action, dans l'attention ou dans l'observation.

Maître apparemment exigeant, tellement il réclame, mais en réalité bienfaiteur, tellement ce qu'il réclame fait plaisir à donner, le football veut donc de ses adeptes qu'ils soient adroits et même un peu artistes, en parfaite santé et même en grande condition physique, sains d'esprit et même intelligents ! Pas loin, donc, de l'homme idéal ? On y arrive.

Ce jeu de football, dont j'ai tenté de démontrer l'attrait, dont je sais de toute façon qu'il est incomparable, est à l'image de la vie. Merveilleux, donc, dans l'ensemble. Mais il a ses coups durs, ses moments difficiles, ceux au cours desquels on s'aperçoit que la balle est un peu moins ronde, que les buts adverses sont trop petits et que l'arbitre est ainsi et ce n'est pas peu dire !... Il y a donc des moments où l'on souffre.

Alors simplement, et pour un moindre temps pour qui sait l'accepter ainsi, le jeu consiste non plus à parapher une action flamboyante, mais à colmater une brèche. Non plus à ponctuer d'une volée somptueuse un centre royal, mais à dégager en touche une balle que le « loupé » du copain a rendue dangereuse. Non plus à rayonner au travers du terrain avec un ballon complice qui va de lui-même du talon au front, en passant par toutes ces surfaces que son contact ennoblit, mais à courir désespérément après une balle insaisissable dont on serait très heureux à défaut d'en être fier, de la capter avec la figure, ou avec les fesses. Bref, le jeu consiste alors, quand il est défavorable, de savoir faire preuve d'humilité, d'abnégation et de dévouement. Et c'est fort bien ainsi. C'est fort bien, en effet, que la grandeur de ce sport s'établisse autant sur des gestes simples et obscurs que sur des attitudes grandioses et spectaculaires. La passe qui amène le but procure autant de joie que la réalisation du but lui-même...

La passe, le but... En écrivant tout cela, en pensant donc à tout ce que la pratique du football m'a donné, j'éprouve de mon handicap physique actuel le seul regret qu'il m'oblige à y renoncer. Il me reste, heureusement, la ressource consolante de regarder jouer...

C'est un autre des privilèges du foot d'être très spectaculaire, les sensations qu'il donne étant d'une très grande variété. Reparlerai-je de la pureté du geste, de la beauté de l'effort, de l'intelligence de l'action ? Pour dire simplement, qu'ils sont aussi admirables l'un et l'autre, dans une évidence et une réalité qui frappent même le spectateur tout neuf qui, sans encore savoir pourquoi, trouve déjà « que c'est beau » !

Ce spectateur tout neuf, je ne suis pas loin de l'être. Car si depuis plus d'un quart de siècle j'assiste à des matches, ce fut presque toujours dans une situation partisane qui non seulement m'empêchait d'estimer le spectacle à sa juste valeur, mais me faisait ressentir comme une catastrophe une attaque majestueuse, et comme un coup de poignard dans le dos, le tir vainqueur qui la ponctuait. Dès lors que ce spectacle superbe venait de l'équipe adverse, il devenait vision d'Apocalypse. Aujourd'hui, les circonstances plutôt désagréables par ailleurs me donnent au moins le loisir de jouir du spectacle en toute objectivité, ce qui est la condition nécessaire pour l'apprécier pleinement. Cette objectivité habite-t-elle tous les spectateurs ?

Il me semble, tout à coup, aborder un autre chapitre. Où on ne chanterait plus les louanges du football, mais où au contraire on en dénoncerait

les excès, ceux plus précisément que l'on commet en son nom. C'est un fait que le véritable engouement qu'il a suscité dans tout le monde a développé des passions exacerbées. Des intérêts d'argent ou nationalistes se sont manifestés en provoquant des remous à son niveau supérieur, qui ont parfois, le chauvinisme cédant, sérieusement ébranlé l'idéale éthique sportive. Tout cela est vrai.

Mais tous ces excès, s'ils ne sont pas à la gloire de leurs auteurs, ne sauraient altérer celle du football. Qui ne peut au contraire, que s'en trouver renforcée, tellement ils démontrent sa formidable puissance d'attraction, dont tout laisse supposer qu'elle sera toujours de plus en plus forte.

En tout cas, après avoir lu cette magnifique et *Fabuleuse histoire du football*, comment pourrait-on croire que cette histoire pourrait s'arrêter là ?

Albert BATTEUX

PREMIÈRE PARTIE

HISTORIQUE

CHAPITRE PREMIER

ROND COMME UNE TÊTE D'HOMME

Le football, tel que nous le connaissons, est né vers la fin du XIX^e siècle. Mais ses origines, réelles ou supposées, se perdent dans la nuit des temps. Dans toutes les civilisations humaines, la balle a laissé sa trace indélébile et des témoignages nous ont été laissés par les Chinois d'avant Confucius ou les Égyptiens de l'époque pharaonique. On a même retrouvé à Thèbes, dans les tombeaux, des balles de son recouvertes en peau.

De l'une à l'autre de ces civilisations, la forme de la balle change, et aussi sa signification. Les hommes ne jouent pas à la balle pour les mêmes raisons, ni de la même manière. Mais ils y jouent, et cette ferveur commune ne peut trouver sa source que dans des rites ancestraux liés à la vie de tous les jours.

Les Grecs de l'Antiquité pratiquaient quatre exercices avec des balles de grosseurs diverses : l'épiscyre, la phéninde, l'aporrhaxis et l'uranie (Homère évoque ce jeu dans le chant VIII de l'*Odyssée* lorsque Ulysse arrive à Corfou, reçu par Alkinoos, roi des Phéaciens). Le médecin de l'empereur Marc Aurèle, le Grec Claude Galien (131-201), écrit dans son traité du jeu de balle, à propos de la phéninde, devenue l'harpastum à Rome : « La supériorité du jeu de balle sur tous les autres sports n'a jamais été suffisamment mise en lumière... Je dis que les meilleurs de tous les sports sont ceux qui non seulement font travailler le corps, mais sont de nature à amuser... »

Henri Garcia, dans sa *Fabuleuse Histoire du Rugby*, rappelle que dans l'épiscyre et la phéninde, la lutte pour la balle est violente. « Pour mieux échapper à l'étreinte de leurs adversaires, les joueurs s'enduisaient souvent le corps d'huile. Il était permis de bousculer un adversaire, de lui arracher le ballon. On pouvait lancer la balle à la main, la frapper du poing ou la pousser avec le pied. »

Les colonies grecques établies en Sicile introduisent les jeux de balle dans l'Empire romain, et le poète Valerius Martialis, né en l'an 40 de notre ère, précise que les Romains pratiquaient quatre jeux : la balle des paysans (*pila paganica*), une balle assez grosse, bourrée de plumes et molle ; la balle à trois (*pila trigonalis*), petite et légère, que l'on retrouvera en France au Moyen Âge ; le ballon, vessie remplie d'air ; l'harpastum (du grec *arpaston*), ainsi appelé en raison de l'harpasta (balle) dont on se sert.

Ces jeux sont les ancêtres du rugby et du football, bien que leur transmission de la Rome antique au royaume britannique par exemple ne soit pas très claire. Dès la Renaissance, on affirme que le calcio italien est une survivance de l'harpastum romain.

Le jeu de balle pratiqué par les peuplades primitives puis par nos ancêtres du Moyen Âge est un rite magique destiné à provoquer la fertilité de l'homme, ou de la terre. Dans beaucoup de cas, on retrouve un disque ou un objet globulaire symbolisant le soleil, source de vie et générateur de récoltes. Des disques sont pendus dans les arbres ou des pierres rondes enterrées dans les champs pour attirer le soleil. Des balles d'or et d'argent, représentant le soleil et la lune, sont portées autour des villages irlandais, le jour du 1^{er} mai.

En Oklahoma, les Indiens jouent un jeu de football pour célébrer la moisson et, depuis que la balle symbolise le soleil, ils jouent d'est en ouest.

En Bretagne, l'objet du jeu est parfois de l'enterrer ou de la placer trois fois de suite dans un trou creusé dans le sol.

Quand le but du jeu est de se saisir de la balle et de l'emporter, la signification en est que le soleil a été capturé et que, rapporté à la maison, il apportera ainsi la fertilité des champs. L'immersion et l'enterrement de la balle, tels qu'ils étaient pratiqués en Écosse, dans le nord de l'Angleterre et en France, peuvent laisser penser que l'association du soleil et de l'eau était faite pour obtenir la fertilité idéale, comme dans les rites primitifs.

La superstition était évidemment abondante et variée au Moyen Âge. Il était courant de dire qu'un jeune homme inapte au football le Mardi gras serait également inefficace à la moisson et, en Normandie, que l'équipe victorieuse ce jour-là serait celle qui aurait la meilleure récolte de pommes à cidre. Dans le Devon, après avoir planté les pommes de terre, on poussait la balle au pied tout autour du champ afin d'assurer la fertilité et appeler le soleil.

Toujours le Mardi gras, il n'était pas rare d'opposer les hommes mariés aux célibataires. Mais il y avait également de fameux matches féminins, opposant là aussi les femmes mariées aux célibataires. Cela se passait à Inveresk, à la fin du XVIII^e siècle, et les écrits de l'époque affirment que les femmes mariées gagnaient toujours. La coutume voulait que la balle du jeu soit fournie par un couple nouvellement marié, ou par le dernier homme marié (Corfe, 1553). À Chester, en 1539, chaque homme marié depuis moins d'un an devait fournir à la collectivité une balle en soie.

À Vieux-Pont, en Normandie, le coup d'envoi était donné par le dernier homme marié. Et à la Lau-de-Patrie, c'était les jeunes épouses qui d'un fameux coup de botte, devaient expédier la balle par-dessus le clocher du village. On ne commençait à jouer que lorsque la chose était réussie. Preuves que le football était un rite de fertilité, malgré la notion du jeu qui devenait de plus en plus grande.

Mais était-ce un rite de fertilité quand les chanoines d'Auxerre affrontaient les choristes et les membres de la congrégation à l'intérieur même de la cathédrale, après les vêpres du dimanche de Pâques ? La tradition dura jusqu'au XVI^e siècle avant que la maison du Seigneur ne retentisse de cris impies. Les chanoines étaient de fameux joueurs. Chaque nouveau, après son ordination, devait offrir une balle. L'orgueil aidant, celle-ci devint de plus en plus grosse jusqu'au jour où il fallut promulguer l'*Ordinatio de pila facienda*, afin de limiter une fois pour toutes la dimension de la balle.

C'était en quelque sorte la loi II de l'International Board.

L'homme, en jouant au football, affirme aujourd'hui comme hier sa virilité et sa combativité. Frapper une balle à coups de pied, en faire sa domination et sa conquête, s'opposer durement parfois à l'adversaire sont des actes d'agressivité que l'on ne saurait nier. D'ailleurs, les historiens n'affirment-ils pas que les premiers ballons furent des têtes d'hommes tués au combat ?

La passion des hommes modernes pour le football, qu'ils soient acteurs ou spectateurs, vient du fond des âges. Mais la joie qu'il dispense tient peut-être dans l'opinion de Giraudoux que la balle n'est vraiment et pleinement balle qu'à la condition qu'on ne se serve point des mains pour en jouer. « Les mains, écrit-il, sont des trucs ; elles ont été données uniquement aux deux animaux truqueurs, à l'homme et au singe. La balle n'admet pas le truquage, mais seulement les effets stillaires. »

« Se priver des mains pour se servir de la balle, écrit Jacques Ferran, ce serait donc, en somme, revenir à la nature et replonger dans la grande nuit de l'espèce. »

En s'écartant du rugby dont il est le cousin, et en prohibant l'usage des mains, le football aurait pu limiter son rayonnement. Il a trouvé au contraire, dans cette interdiction, le moyen d'aller jusqu'au bout de son art et de son intelligence. Henry de Montherlant n'écrit-il pas : « Devant le footballeur sautille la bête perfide, à demi captive, irritée.

Qu'on mène à coups de caresses rageuses et de l'intérieur du pied,
Et ses pieds sont intelligents, et ses genoux sont intelligents. »

CHAPITRE II

NAISSANCE ANGLAISE

« La Grande-Bretagne n'a peut-être pas été le lieu de naissance du football, mais elle a été à coup sûr son berceau et sa maison. Les cohortes romaines peuvent avoir planté la graine, mais le sol était bon, avec le tempérament de ces islanders faits pour la rude et vigoureuse dépense physique »

Les historiens anglais sont divisés sur l'origine du jeu moderne. Ils aimeraient bien trouver chez eux les racines de ce phénomène qui embrase le monde et dont ils sont, à coup sûr, les propagateurs. Mais rien n'est moins sûr que la génération spontanée du jeu de balle en Grande-Bretagne.

Il existerait vaguement à Derby les traces d'un football créé pour célébrer la victoire des habitants de Derventio ou Little Chester en l'an 217, sur une colonne romaine malchanceuse.

Mais le premier document sérieux n'apparaît qu'en 1174, dans la biographie (en latin) de saint Thomas Becket, archevêque de Canterbury, publiée par William Fitzstephen : « Après le dîner, tous les jeunes de la cité se retrouvent sur le terrain plat, juste en dehors de la ville, pour le fameux jeu de la balle. Les étudiants de toutes les différentes branches d'études ont leur propre balle et ceux qui appartiennent aux différentes corporations de la cité ont les leurs aussi. Les hommes âgés, les parents et les notables viennent à cheval pour voir les luttes de leurs garçons, et à leur

façon participent au sport des jeunes hommes ; et ces anciens semblent avoir réveillé en eux une excitation naturelle en voyant tant de vigoureux exercices et participent aux joies des jeunes qui s'ébattent en liberté. »

On sait que jusqu'à la moitié du xix^e siècle, et depuis plusieurs centaines d'années, on jouait à la balle dans toute l'Angleterre et à l'est de l'Écosse. Deux régions en particulier, l'East Anglia et le Scottish Border, peuvent être considérées comme les berceaux du football le plus antique. L'East Anglia avait son « camp-ball » ou « camping » qui suppose une origine germanique. Et le Scottish Border était connu pour son traditionnel « ba'game », duquel on enleva l'élément *kicking* (frappe au pied) pour restreindre les dangers de mort et blessures graves.

LA TÊTE D'UN CHEF VIKING

L'origine saxonne s'appuie sur deux faits. À Kingston-on-Thames, on a célébré jusqu'à la fin du xviii^e siècle une légende selon laquelle les Saxons auraient fêté une victoire obtenue au viii^e siècle sur un chef viking en bottant sa tête à travers les rues du village. Plusieurs personnes, poursuivies au xx^e siècle pour avoir joué au football dans la rue, ont d'ailleurs été acquittées après avoir soutenu qu'elles célébraient ainsi un rite ancestral.

Une histoire identique serait à l'origine du football à Chester et Kirkwall in Orkney : le football de masse qui est pratiqué dans les rues à Noël et au Nouvel An est considéré comme étant d'origine scandinave.

L'ancêtre du football moderne né en Grande-Bretagne serait donc la bonne vieille soule française, dont le nom découle du celte *seaul* et du latin *sol* et que l'on retrouve dans le grec *èlios* et le gallois *haul*.

Au moment où la soule est le jeu préféré des Français et des Normands du Moyen Âge, le football des Anglais connaît la même vogue. Ce sont deux jeux similaires, mobilisant un grand nombre de joueurs et obéissant au même principe de base : porter une balle de forme variable en un but. On s'y fend allègrement la tête à grands coups de chaussettes et de poings et il n'est pas rare que l'un ou l'autre des joueurs se retrouve étranglé ou estropié pour le restant de sa vie.

Dans une romance de la deuxième partie du xiv^e siècle intitulée *Octavian*, Florent, fils de l'empereur Octavian, livre une terrible bataille aux

Sarrasins : « Les têtes partent des corps comme s'il s'agissait de ballons de football. » La soule (ou choule) et le football – le fute-balle – se déroulent devant des foules de spectateurs et des prix sont attribués aux vainqueurs. On retrouve leurs caractéristiques dans d'autres jeux de masse joués dans les régions sud-ouest des Îles : le Hurling en Cornouailles, le Knappan dans les Galles-du-Sud, et le Hurling également en Irlande.

La soule aurait donc commencé en France avant de séduire l'Angleterre. « Il est savoureux, écrit Morris Marples dans son *Histoire de Football*, que le jeu anglais par excellence ait une origine française. »

Avant d'atteindre l'ère moderne avec sa forme actuelle, le football anglais connaît bien des aventures. Le terme *football* ne fait son apparition qu'en 1486 et les expressions *ball play* (jeu de balle) ou *playing at ball* (jouer au ballon) lui sont préférées. L'évidence de son existence est donnée un mystère joué au XIII^e siècle, mystère où « les diables de l'enfer jouent avec la tête de Judas ».

Indépendamment de ces allusions littéraires, on peut se référer aux diverses ordonnances royales considérant le jeu de balle comme nuisance publique, et même comme un danger pour la nation parce qu'il détourne les jeunes gens de la vocation d'archers.

Le 13 avril 1314, Nicholas de Farndone, lord maire de Londres, fait une proclamation en français, langue officielle depuis la conquête normande : « En raison des grands désordres causés dans la Cité par des rageries de grosses pelotes de pee dans les préés du people et que cela peut faire naître beaucoup de maux que Dieu condamne, nous commandons et interdisons au nom du roi, sous peine d'emprisonnement, qu'à l'avenir ce jeu soit pratiqué dans la Cité. »

En 1365, Édouard III prescrit aux shérifs de la Cité de Londres : « Ordre de faire proclamer que tout homme sain de corps de ladite Cité lors des jours de fête quand il en a le loisir, doit utiliser dans ses sports des arcs et des flèches ou des frondes ou des arbalètes... Il leur est interdit, sous peine d'emprisonnement, de se mêler à des lanciers de pierres, troncs d'arbres, poids, à des jeux de balle à la main ou au pied ou autres vains jeux sans utilité ; comme le peuple du royaume, noble et simple, a utilisé jusqu'ici ledit art dans leurs sports quand avec l'aide de Dieu va au devant de l'honneur du royaume et l'avantage du roi dans ses actions de guerre. Et maintenant ledit art est presque entièrement

délaissé et le peuple se satisfait des jeux précités et dans d'autres jeux déshonorants, dispendieux ou oisifs par lesquels le royaume est bien près d'être sans archers. »

2 SHILLINGS POUR LES FUTE-BALLES DU ROI

Le 20 avril 1450, les habitants de la paroisse de Halifax lisent ce qui suit : « Tout celui qui dorénavant jouera aux dés, aux boules, au football ou autres jeux illicites, se verra infliger une amende de douze pence pour chaque offense. »

James II essaie en vain d'extirper le jeu de l'esprit du peuple et, en 1458, il ordonne qu'il « soit abattu ». Il l'est si peu qu'en 1497, le 22^e jour d'avril, le grand trésorier de James IV note dans ses comptes : « Payé deux shillings pour fute-balles du roi » avant un match à Stirling.

Pour avoir joué au football un dimanche de 1579, John Wonkell, de Durham County, est expédié en prison pour huit jours et doit faire pénitence à l'église. À la même époque, Sir Thomas Elyot déclare que le « foote balle est une distraction refusée par les honnêtes gens, le jeu n'apportant aucun plaisir mais au contraire furie bestiale et violence ».

Malgré toutes ces ordonnances et interdictions du roi, de l'Église et des autorités morales, le football reste très vivace en Angleterre, aux XVIII^e et XIX^e siècles. Il obtient même droit de cité et il n'est plus l'objet d'attaques, s'il n'est pas pratiqué à travers les rues. Il va entrer dans l'ère moderne par les « public schools » après avoir été installé à Eton, Harrow, Rugby où en 1823 William Webb Ellis crée la scission football-rugby en prenant la balle sous son bras et en fonçant vers le but opposé.

En octobre 1848, l'Université de Cambridge édicte ses règles (encore communes au football et au rugby) qui prévoient la dimension du terrain, la largeur des buts, le coup franc et la charge.

En 1863 enfin, la Football Association, fondée le 26 octobre, adopte ses propres lois inspirées par les règles de Cambridge, les lois du « jeu le plus simple ». Des clubs sont formés à Londres et aux quatre coins du pays, sur l'initiative des anciens universitaires. La Football Association, qui n'est pas placée sous le patronage royal, élit M. Pember comme premier « chairman ».

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
RELIURE : SIRC
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2012. N° 107549 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE